

## Apologie du *patchwork* (autour d'un mur)

Mélikah Abdelmoumen

---

Number 214, May–June 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10388ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Abdelmoumen, M. (2007). Apologie du *patchwork* (autour d'un mur). *Spirale*, (214), 12–13.

# Apologie du *patchwork* (autour d'un mur)

par MÉLIKAH ABDELMOUMEN

**J**e ne me fie pas tellement à moi lorsqu'il s'agit d'aborder les questions de l'héritage, de la révolte et de la transmission — pour moi, les trois sont intimement liés.

Je me fais encore moins confiance en ce qui concerne mon rapport, en tant qu'écrivain, à la « culture de mes pères » ou à celle de mes « mères », avec laquelle j'entretiens un rapport tout aussi compliqué. À tout cela, je n'aime pas tellement réfléchir. Peut-être parce que je sens bien qu'il s'agira davantage d'humeur que de réflexion, et peut-être aussi par peur d'éveiller leur colère, cette éternelle colère des *baby-boomers* face à ma génération, cette éternelle sollicitude-couperet de mère juive à la Woody Allen, jamais satisfaite, toujours là, prête à pointer tout ce qui déçoit, avec un sourire aimant, qui terrorise. (Parfois je pense que dans le conflit générationnel qui oppose ma génération à celle de mes parents, ceux qui sont le plus révoltés par les failles et fêlures des autres, ce sont eux, les parents, plutôt que l'inverse...)

J'ai peur également du concept de génération, dont je finis toujours par penser qu'il m'échappe, me glisse entre les doigts dès que j'essaie de le saisir, visqueux comme une vilaine anguille. À

**Ce que j'appelle  
aujourd'hui mon héritage  
de jeune auteure est donc  
autant le fruit de ce que  
l'on m'a transmis, que ce  
que j'ai voulu recevoir. Se  
dessine également en  
creux, dans ce que je suis  
devenue, ce que je n'ai pas  
voulu qu'on me  
transmette, ce que j'ai  
d'emblée rejeté, ce que j'ai  
écarté plus tardivement...**

preuve, dès que je tente d'axiomatiser, de formaliser ma manière de *ressentir* (car ici, il serait excessif, voire malhonnête, de dire *penser*) le conflit des générations, je me heurte à la série d'objections que m'oppose le lecteur-dans-ma-tête, qui prend

pour le coup les traits de la maman woody-allénienne, blessée d'être injustement accusée, enragée par mon manque de nuances, découragée par ma paresse intellectuelle, impitoyable. Et lorsque je tente de faire le tour de l'héritage culturel qui m'a été transmis, je dois immédiatement me secouer, faire un effort douloureux, presque violent, pour penser non pas l'héritage, mais *les* héritages, et surtout ne pas perdre de vue que dans le geste de la transmission, il y a deux pôles. Ce que j'appelle aujourd'hui mon héritage de jeune auteure est donc autant le fruit de ce que l'on m'a transmis, que ce que j'ai voulu recevoir. Se dessine également en creux, dans ce que je suis devenue, ce que je n'ai pas voulu qu'on me transmette, ce que j'ai d'emblée rejeté, ce que j'ai écarté plus tardivement... Et allez savoir si cela procède de la révolte ou du choix, peu m'importe, parce que plus que tout, pour moi, cela procède de la *vie* : il y a aussi une autre forme d'héritage, celui que je fabrique pour le destiner à d'autres, dans lequel on peut faire entrer ce que je viens d'énumérer mais également, mais surtout, quelque chose comme le tellement-contemporain-qu'inacceptable-pour-ceux-dont-j'hérite. Il y a ce lieu où se rencontrent en moi, le plus souvent dans le vortex le plus festif, le plus jouissif, le plus euphorique, le plus décadent, le plus rangé, le plus respectueux et le plus révolté qui soit, P.T. Anderson, Hubert Aquin, Nelly Arcan, Honoré de Balzac, Simone de Beauvoir, Beck, Bertrand Blier, Albert Camus, Charles Chaplin, Serge Doubrovsky, Bret Easton Ellis, Gabriel Fauré, Thomas Fersen, Billie Holiday, Baz Luhrman, Marilyn Monroe, W.A. Mozart, Paolo Nutini, Georges Perec, Marcël Proust, Jean Racine, Philip Roth, George Sand, Arnold Schönberg, Mary Shelley, Tom Waits, Kurt Weill, Irvine Welsh, Billy Wilder, Émile Zola, et d'autres que je n'oserais nommer...

## Intermezzo — confortablement engourdie...

Mes souvenirs les plus vifs de transmission d'héritage par les voies *officielles* zé *respectables* datent principalement des années 1980 et 1990, par des professeurs et modèles que j'ai eus appartenant à la génération de mes parents... mais encore une fois, après que j'ai énoncé avec un plaisir de gamine qui se révolte pour la première fois quelques généralités que je trouve fort belles, la maman woody-allénienne en moi se réveille pour exiger de ma part plus de rigueur, d'honnêteté intellectuelle. C'est que mes souvenirs les plus vifs se révèlent souvent être des souvenirs-écrans, qui en cachent de bien plus déterminants...

Par exemple, à partir des souvenirs d'études auxquels ma mémoire juge qu'il est le plus commode et le moins dangereux d'avoir accès, j'avais élaboré cette théorie selon laquelle la génération des *baby-boomers*, dans sa manière de transmettre le savoir, se situe quelque part entre un profond mépris du passéisme et un profond mépris de la contemporanéité...

J'avais imaginé conceptualiser tout ça sous forme de dialogue — pour faire honneur à mon héritage classique, en contrepoint, dans ce texte où je revendique la légitimité du très contemporain, même si légitimer le très contemporain veut dire vivre avec l'affreuse incertitude d'être corrigé et réprimandé jusque dans sa propre tombe, par la Postérité qui, elle, sait comment faire le tri dans le très-contemporain d'autrefois. Mais on pourra aussi, selon la génération à laquelle on appartient — ou pas — rapprocher le dialogue qui suit d'une manifestation culturelle beaucoup moins « sûre », l'album de Pink Floyd, *The Wall*, dans son portrait halluciné des rapports parents-enfants, et professeurs-élèves...



PROFESSEUR B. BOOM : Les classiques sont incontournables, mais ne vous ressemblent pas. La littérature contemporaine ne mérite pas ce nom. La culture anglo-saxonne n'existe pas, fermez les yeux et les oreilles. Passé Shakespeare, passez votre chemin. Les œuvres de vos grands-pères sont les dernières œuvres valables à avoir existé. Après eux le déluge, et le déluge c'est nous. C'est logique, nous venons de le dire, la culture contemporaine est au mieux en attente du jugement de la Postérité Lointaine, au pire (nous inclinons généralement pour le pire) un bruissement sans valeur.

ÉLÈVE X : Mais... ça donne l'impression que vous ne vous considérez pas vous-même. Si l'on suit votre logique...

PROFESSEUR B. BOOM : Nous sommes toujours logiques. Mais où voulez-vous en venir ?

ÉLÈVE X : Si seule la littérature de nos pères et de nos grands-pères est valable, si le contemporain ne vaut rien, ça veut dire que vous ne valez rien...

PROFESSEUR B. BOOM : Nous ne vous suivons pas très bien, jeunes insolents...

ÉLÈVE X : Euh... Vous ne vous accordez aucune valeur, la culture du présent n'est pas digne d'entrer dans le cycle de la transmission, mais quand nous serons adultes, si nous vous écoutons, d'une part vous nous en voudrez d'avoir ignoré votre héritage, et d'autre part puisque vous ferez partie du passé, vous deviendrez transmissibles. J'y perds le latin que vous n'avez pas jugé bon de m'apprendre même si là, pour le coup, ça fait partie des trucs grands-paternels, non ?

PROFESSEUR B. BOOM : Les classiques sont incontournables, mais ne vous ressemblent pas. Les œuvres de vos grands-pères sont les dernières œuvres valables à avoir existé. (Après eux le déluge, et le déluge c'est nous.) La littérature contemporaine ne mérite pas ce nom...

ÉLÈVE X : *We don't need no education. We don't need no thought control. No dark sarcasm in the classroom. Teacher, leave us kids alone. On and on, it's just another brick in the wall...*

### Remords — « *Tare down the wall!* »

Lorsque je me demande pourquoi ce vide, ce vortex lorsqu'il s'agit de l'héritage des écrivains de ma génération, pourquoi cette ignorance ou ce déni ou cet oubli de tout ce qui s'est passé après les années soixante-dix, je ne peux pas m'empêcher de me questionner... Est-ce le fait que nos maîtres et parents nous auraient martelé l'idée que rien de bon ne s'est fait après cette période d'expérimentations foisonnantes ? Cela aurait-il eu pour effet qu'ils se seraient eux-mêmes niés, en quelque sorte ? Ce déni de leur propre contemporanéité ne s'inscrivait-il pas dans quelque chose de plus large encore, de plus ancien qu'eux... Car ce déni, s'il a effectivement existé, s'accordait en même temps avec la mentalité passiste de leurs propres pères, qu'ils ont voulu balayer de la main certes, mais dont ils ont gardé le mépris pour ce qui est trop proche, partant inclassable, *inclassifiable*... Et enfin ce déni, je ne peux m'empêcher de me demander si en tentant de nous le transmettre, ils n'ont pas provoqué *autre chose que ce qu'ils attendaient*. Au lieu de nous convaincre que tenter de se trouver des modèles contemporains est chimérique parce que *invérifiable* (puisque la seule unité de mesure valable est ce « pas nous, surtout pas nous maintenant » qu'on préfère appeler la postérité), ils nous ont convaincus qu'eux, qui *étaient* le contemporain au moment où

ils disaient cela, *ne pouvaient pas nous servir de modèles*. Est-ce que nous aurions mal compris la leçon ? N'aurions-nous pas dû douter de leur parole ? Et maintenant que ce dont ils parlaient dans les années 1980 et 1990 pourrait commencer à entrer dans la catégorie des modèles, du passé, ne nous voilà-t-il pas pris en flagrant délit d'inculture, d'ignorance, incapables de juger de ce qui, avec le recul, serait enfin évaluable ?

Hypothèses, qui ne méritent peut-être même pas ce nom. Sentiments, impressions, peut-être. Cela existe, je le sens bien, mais c'est une généralisation. Je pense à plusieurs professeurs qui échappaient complètement à cette description. C'est d'ailleurs, une fois les souvenirs-écrans domptés, d'eux que je me souviens, c'est d'eux que j'ai accepté les transmissions... C'est eux, ceux qui ne correspondent pas à ma caricature pink-floydienne, que je recevais 5 sur 5. Ce qui ne veut pas dire que tous les Prof. B. Boom que j'ai croisés, réels ou concoctés après coup par une machine à souvenirs un brin défaillante, ne m'ont pas, également, *faits*. Qu'ils n'ont pas eu leur grain de sel à mettre dans mon héritage, et leur grain de sable dans mon engrenage. Seulement, tous ces doubles des parents de la petite fille et de l'adolescente que j'ai été, tous ces *baby-boomers* mi-réels, mi-mythiques, se sont fondus, avec le passage des années, dans quelque chose comme ma vision de l'air du temps, et dans toutes les généralités dont on se berce, et dans tous les raccourcis qui nous permettent d'exister sans trop perdre de temps... Mes chimères parentales : perdues, volatilisées, reléguées dans le fourre-tout des idées reçues auxquelles j'ai recours dans mes accès de paresse ou de puérité. Ces formules trop commodes selon lesquelles les jeunes de ma génération manquent de ceci et de cela (comme si nous étions tous pareils, ou même semblables), ou qui affirment péremptoirement que la télévision détruit la culture, qu'il est inadmissible de faire une thèse de doctorat ou un mémoire de maîtrise ou même un travail d'université sur l'œuvre d'un être qui est toujours vivant (car c'est bien connu, la littérature c'est la vie, mais seulement quand elle a été faite par des morts !), ces clameurs geignardes selon lesquelles les *baby-boomers* sont responsables de tous les maux des X, ou que les X sont la génération la plus décadente qu'on ait vu depuis l'invention du bouton à quatre trous, et je pourrais continuer pendant des pages cette litanie, mais je préfère de loin chanter une autre chanson que celle-là — une chanson *un brin adolescente*, en anglais, par un chansonnier vivant et populaire. Et, non, je n'attendrai pas la postérité pour m'en donner le droit, même dans une revue des plus sérieuses... « *When I see the price that you pay / I don't wanna grow up / I don't ever want to be that way / I don't wanna grow up / Seems like folks turn into things that they'd never want / The only thing to live for is today...* » (Tom Waits) ☺